

Académies et médias

Francis KOCHERT

Il a semblé naturel à mes consœurs et confrères académiciens de demander au journaliste honoraire que je suis de réfléchir sur le lien entre académies et médias. Derrière un intitulé plutôt généraliste, en apparence, se dessinent, toutefois, quelques lignes de force bien plus profondes qu'il n'y paraît de prime abord.

Je ne pouvais, en tout cas, rêver meilleur cadre que cette ville de Nancy qui m'est chère à bien des égards, en faisant débiter mon intervention par une évocation en lien avec le siècle des Lumières.

Chef-d'œuvre d'équilibre et d'élégance, de raison et d'inspiration, l'architecture de la place Stanislas – comme celle du Palais du Gouvernement où nous nous trouvons réunis – nous y invite. Elle exalte une époque riche de ce grand courant historique et philosophique qui a vu naître nos académies respectives vers le milieu du XVIII^e siècle.

Il me semble pertinent de vous proposer de revenir aux sources, afin de mieux appréhender la logique de cette communication. L'esprit des Lumières – qui souffle avec une ardeur proprement révolutionnaire sur son temps – inspire la création, à une dizaine d'années d'écart, de nos académies respectives, mais aussi de cette pierre angulaire de l'esprit de réforme que deviendra *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers*.

Combattre l'irrationnel, l'arbitraire, l'obscurantisme, tel est le beau projet de ces savants, de ces humanistes qui n'ambitionnent rien de moins que de procéder au renouvellement du savoir, de l'éthique et de l'esthétique de leur temps. Diderot, Rousseau ou Voltaire aspirent à instaurer l'avènement du « sujet pensant », dans la continuité d'Emmanuel Kant et de son révolutionnaire appel : « *Sapere aude* », c'est-à-dire « Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! »

Compilation de connaissances à la fois laïque et naturaliste, *l'Encyclopédie* avait pour objet d'élargir le champ de la connaissance et de l'ouvrir à l'ensemble d'un public qui lit et qui pense, et non plus aux seuls détenteurs du pouvoir civil ou religieux, aux « sachants ». Un projet, un objectif dans lequel nos académies se reconnaissent encore parfaitement de nos jours, me semble-t-il.

Cette réforme d'une « science utile », d'où émerge la représentation d'un monde en mouvement, et donc susceptible de changements, est relevée avec pertinence par Armand Mattelart :

« L'avènement de la communication comme projet et mise en œuvre de la raison s'inscrit dans le droit fil de cet idéal de perfectibilité des sociétés humaines¹. »

Il n'est donc pas surprenant que, parallèlement à la création de nos académies et à la publication en 1751 de *l'Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, se développent et prospèrent simultanément ces nouveaux supports de communication que sont les journaux.

Naissance de la presse écrite

¹ MATTELART (Armand), *L'invention de la Communication*, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche », 2011 (1^{re} éd. 1994), p. 15.

Voyons brièvement, dans un premier temps, comment est advenue cette ère de la communication en ce qui concerne la presse écrite.

Pour mémoire, je rappellerai que la gazette, inventée au XVII^e siècle dans la puissante république de Venise, doit son nom à une petite monnaie, la « *gazzetta* », qui permettait d'acquérir, de manière périodique, des feuilles d'information imprimées, des « papiers-nouvelles ». Le très officiel « Mercure anglais », le journal le plus ancien connu en Angleterre fut imprimé, lui, en 1588.

En 1631, sous le règne de Louis XIII, paraît en France, avec le soutien du cardinal de Richelieu, le premier journal périodique hebdomadaire, *La Gazette*, de Théophraste Renaudot, médecin philanthrope protestant, dont un prix littéraire réputé porte aujourd'hui encore le nom. Outil de propagande royale avant tout, il comportait quatre à douze pages de communiqués officiels et de nouvelles de l'étranger. Richelieu et le roi Louis XIII lui confient des articles où ils expliquent leur politique étrangère, notamment leur alliance avec les protestants allemands durant la guerre de Trente Ans.

Cent ans plus tard, dans les articles « Journal » et « Journaliste » de l'*Encyclopédie*, Diderot définit le journal comme « un ouvrage périodique qui contient des extraits de livres nouvellement imprimés, avec un détail des découvertes que l'on fait tous les jours dans les arts et les sciences² ».

De son point de vue, le journal doit rester l'œuvre d'une société de savants. Les auteurs de l'*Encyclopédie* demeurent, en réalité, sceptiques à l'égard de cette nouvelle forme de diffusion éphémère des savoirs : « L'espèce journal, écrit encore Diderot dans un article non signé, a été inventée pour le soulagement de ceux qui sont ou trop occupés ou trop paresseux pour lire des livres entiers. C'est un moyen de satisfaire sa curiosité et de devenir savant à peu de frais [...]»³.

Je vous laisse juges de cette appréciation, mais elle marque la limite, sinon la défiance, qui pointe dès cette époque entre publications « savantes » et « généralistes ». Entre le temps humaniste de la connaissance qui est celui de nos académies, et l'immédiateté plus éphémère de l'information. On pourrait presque parler déjà de clivage.

Une société de l'opinion

Cette mutation se vérifia, en tout cas, très rapidement, installant la presse comme « medium » ou « media » à part entière dans une société qui s'ouvre à la communication. La Révolution de 1789 va, en effet, bouleverser le paysage de la presse et de ses lecteurs entrés soudain, de plain-pied, dans une société de l'opinion. Avec pas moins de 218 titres différents, les journaux deviennent les porte-voix du bouillonnement des idées révolutionnaires, mais également des territoires quotidiens d'affrontement de points de vue. Desmoulins, Hébert, Marat ou Brissot – sans oublier Rivarol ! – sont ainsi à la fois journalistes et acteurs politiques. Ceux que Jean Lacouture appelait joliment dans un ouvrage consacré à l'histoire de la presse : *Les Impatients de l'histoire*⁴.

Je tiens à rappeler, cependant, que nos académies étaient loin d'être absentes ou inactives dans cette bataille des idées, comme vous le savez tous ici. J'en veux pour preuve les fameux

² *Encyclopédie*, VIII, 896a.

³ *Ibid.*, 896b.

⁴ LACOUTURE (Jean), *Les Impatients de l'histoire. Grands journalistes français, de Théophraste Renaudot à Jean Daniel*, Paris, Grasset, 2009.

« concours » lancés par l'Académie royale de Metz, dont furent notamment lauréats Maximilien de Robespierre en 1784, ou l'abbé Grégoire en 1788. Les académies, par le biais des concours, étaient devenues à travers tout le pays les instruments par lesquels la monarchie absolue encourageait un débat public, ouvert aux savants et aux hommes de lettres, mais aussi, plus largement, tous ceux qui souhaitaient concourir⁵. Dès cette période, le devenir de la presse va se jouer sur le plan du pluralisme des opinions – fussent-elles les plus excessives – mais s'inscrire également dans un long combat à naître pour préserver la liberté de cette presse, et donc de la démocratie, au fil des deux siècles à venir.

Durant la Restauration, en 1836, avec l'apparition des petites annonces et de la publicité dans le quotidien *La Presse* d'Émile de Girardin, c'est un tout nouveau modèle économique qui se dessine. Il est enrichi, pour ce qui est des contenus, par la création d'un nouveau genre littéraire, le roman-feuilleton, avec des auteurs renommés : Honoré de Balzac, Alexandre Dumas, George Sand, Victor Hugo, etc. Trente ans plus tard, la mécanisation de la fabrication du quotidien républicain et conservateur *Le Petit Journal* de Moïse Millaud permet l'explosion des tirages – plus de 350 000 exemplaires vers 1870. Cette prouesse industrielle est rendue possible grâce à aux premières machines rotatives de Marinoni et à l'utilisation des linotypes, machines à composer des lignes en plomb, ainsi qu'à la maîtrise de la photogravure pour les illustrations. On est loin des 800 exemplaires de *La Gazette de Renaudot* !

Des outils économiques

Cette évolution de la presse a été marquée durant l'entre-deux-guerres par l'importance des tirages de ses grands titres nationaux. Elle se caractérise également avec la mainmise progressive des journaux – devenus de véritables outils économiques mais aussi d'opinion – par de grands industriels, les magnats de la presse, comme Prouvost, Hersant, ou Lagardère. De nos jours, neuf personnes sont à la tête de grands groupes qui possèdent à eux seuls 70 % des journaux en France. Un quasi monopole qui donne à réfléchir !

Depuis les années 1980, le nombre de titres d'information généralistes de la presse écrite est resté relativement stable, soit environ 80 journaux, dont une cinquantaine de titres pour la presse régionale et locale, quotidiens et hebdomadaires compris. Mais son lectorat, d'une part, est en fort recul et son modèle économique, d'autre part, affaibli par le transfert d'une partie de la publicité vers de nouveaux supports. « L'ensemble du secteur est obligé de repenser son modèle éditorial en termes de complémentarité de supports à la fois imprimés et numériques » observe Jean-Marie Charon⁶.

Journaliste près d'une trentaine d'années pour le quotidien messin *Le Républicain Lorrain*, j'ai assisté directement à cette incroyable mutation technologique et économique de la presse. Fondé en 1936 par Victor Demange dans le prolongement historique du *Metzer Freies Journal*, créé en 1919, *Le Républicain Lorrain* a été vendu en 2007 au groupe de presse Ebra, filiale du Crédit Mutuel. Il est entré ainsi dans le giron d'un groupe comprenant l'ensemble des quotidiens de l'est de la France : *Est Républicain*, *Vosges Matin*, *Dernières Nouvelles*

⁵ BIRNBAUM (Pierre), « Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux ? » Le concours de l'Académie de Metz (1787), Paris, Éditions du Seuil, 2017 ; voir aussi CARADONNA (Jeremy L.), « Prendre part au siècle des Lumières. Le concours académique et la culture intellectuelle au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009/3 (64^e année), p. 633-662.

⁶ CHARON (Jean-Marie), *Les médias en France*, Paris, La Découverte, 2014, p. 38.

d'Alsace, Alsace, sans oublier, entre autres, *Le Bien Public* de Dijon, *Le Progrès* de Lyon ou *Le Dauphiné Libéré*.

Cette « mutualisation », à la recherche d'une nouvelle taille critique économiquement viable, avait clairement pour objectif de réduire drastiquement les coûts de fabrication et la masse salariale en développant des synergies informatiques et rédactionnelles entre tous ces titres, fut-ce au détriment, parfois, de la pluralité, de la diversité des contenus.

La presse nationale et régionale développe aujourd'hui plusieurs supports, à la fois papier et numérique, mais répond toujours à une forme d'organisation verticale et donc coûteuse en matière de production de l'information, matériau par essence éphémère. Cela vaut tout autant pour les chaînes d'information radio ou télé. Ce qui change désormais ce sont les modes de consommation de la part des usagers notamment avec le *streaming* et la VOD (*video on demand*).

La révolution numérique

Une véritable révolution culturelle est, en réalité, en train de s'opérer sous nos yeux : celle du numérique. Nous sommes à une époque charnière, sans doute au moins aussi décisive que le fut en son temps le siècle des Lumières, voire même l'invention de l'imprimerie !

Nous trouvons, par exemple, tout à fait naturel désormais d'avoir accès instantanément aux archives numériques de l'Académie de Stanislas, ou de celle de Metz qui met en ligne sur son site Internet la totalité de la *Bibliographie lorraine* dans une version augmentée et en cours de mise à jour. Il est désormais possible de consulter en un seul clic et gratuitement les communications produites et archivées dans nos *Mémoires* annuels, que l'on se trouve à Metz, Nancy ou... San-Francisco, Pékin, Oulan-Bator, Dakar. Et cela de jour comme de nuit.

Au modèle vertical de la presse que j'évoquais s'ajoute et s'oppose de nos jours un nouveau modèle horizontal de recherche et de consommation de l'information, de données – un « hyperchoix » – avec l'usage sans cesse croissant d'Internet et des nouvelles plateformes et outils de communication : ordinateurs, téléphones multifonctions et autres tablettes. On entre dans une logique planétaire de réseaux, de données numérisées en ligne, de *big data*, littéralement « grosses données », ou méga données⁷.

Les chiffres ont de quoi donner le vertige, c'est le cas de le dire. Dans *À quoi rêvent les algorithmes*, Dominique Cardon relevait :

« Chaque jour, 3,3 milliards de requêtes sont effectuées sur les 30 000 milliards de pages indexées par Google ; plus de 350 millions de photos et 4,5 milliards de « likes » sont distribués sur Facebook ; 144 milliards d'e-mails sont échangés par 3 milliards d'internautes⁸ ».

Et je vous cite là des chiffres qui ont près de deux ans, alors que la croissance de ces usages s'avère exponentielle.

La vraie question est bien celle du changement de positionnement et d'attitude, et donc de décision des consommateurs à la recherche d'informations, de données, l'avènement d'un nouveau lien entre l'auteur de l'information et son public potentiel.

On en revient au début de mon intervention, lorsque j'évoquais l'idéal des Lumières, celui d'une ouverture du champ de la connaissance au plus vaste public. Mais cette fois, ce sont les

⁷ L'expression *big data*, traduite parfois aussi par « données massives », désigne des ensembles de données devenus si volumineux qu'ils dépassent l'intuition et les capacités humaines d'analyse, et même celles des outils informatiques classiques de gestion de base de données ou de l'information.

⁸ CARDON (Dominique), *À quoi rêvent les algorithmes*, Paris, Seuil, 2015, p. 11.

moyens et l'usage qui ont changé, la philosophie globalisée de la consommation culturelle. L'accès à la culture, à l'information, est désormais aussi varié que sans limites, sans filtres, la plupart du temps en toute gratuité, du moins en apparence.

Un univers de robots

Car, comme toujours, le diable se cache dans les détails. Les algorithmes se sont mis à enregistrer, comptabiliser, quantifier à nos dépens tous nos clics pour dresser de nous des portraits-robots de parfaits consommateurs, de public-cible. Le « *Big Brother*⁹ » d'Orwell n'est pas loin dans ce monde de robots imaginé par les gourous de la Silicon Valley.

Mais si la culture et l'information se décentrent, ainsi que les pratiques et les comportements des usagers, il n'en reste pas moins que ce nouvel espace virtuel sans frontières est également dépourvu de parapets, de limites. Si la grande bibliothèque totale, la Babel imaginée par l'écrivain argentin Borges réunissant tous les livres de toutes les langues¹⁰, existe bien virtuellement aujourd'hui, elle risque tout autant d'égarer ses usagers dans des labyrinthes sans fin, sans la présence du bibliothécaire à même de les conseiller, de les conduire dans leur recherche. « L'algorithme, au mieux, confirme le goût du public, mais peine encore à l'orienter en profondeur » observe utilement Emmanuel Durand¹¹. Ce n'est pas tant l'outil et ses possibilités infinies que la production et la qualité des contenus qui importent toujours en fin de compte.

Tout cela, en résumé, pour dire ou espérer du moins que nos académies ont encore, contrairement aux apparences dans ce monde d'algorithmes, de beaux jours devant elles. C'est du moins ce que je crois. Leur objectif n'est pas, en effet, de « faire du buzz » ou de susciter des « likes » narcissiques sur Facebook, mais de produire, d'échanger, d'arrimer des savoirs. Elles ont vocation par leurs séances publiques et privées, leurs prix, leurs publications annuelles – qu'elles soient numériques ou sur support papier – de distinguer, hiérarchiser, mieux comprendre et partager ce qui fait sens culturellement, au lieu d'être noyé dans des océans d'informations éphémères qui s'annulent les unes les autres.

Contrairement aux médias et autres outils d'information fondés sur l'immédiateté, la vitesse de communication - elles ont l'avantage d'avoir la durée comme atout dans la « perfectibilité relative des sociétés humaines ». Contrairement à une dictature de l'opinion, qui affaiblit nos démocraties, elles représentent des remparts de la connaissance dans le domaine des arts, de la science, de l'histoire... et une invitation à avoir, selon le précepte de Kant, « le courage de se servir de son propre entendement ! » dans un monde qui ressemble de plus en plus au « cauchemar climatisé » prophétisé par le romancier américain Henry Miller dans son roman éponyme¹². Puisse, pour notre salut, l'esprit des Lumières continuer longtemps à nous guider...

⁹ Le qualificatif de « *Big Brother* » (grand frère), reprenant le nom d'un personnage de fiction qui est le personnage central d'un roman de George Orwell (1984), est utilisé pour désigner des institutions ou pratiques portant atteinte aux libertés fondamentales et à la vie privée des populations ou des individus.

¹⁰ « La Bibliothèque de Babel » est une nouvelle de Jorge Luis Borges publiée en 1941, puis en 1944, dans son recueil *Fictions*. Cette nouvelle est inspirée d'une nouvelle de l'écrivain, philosophe et mathématicien allemand Kurd Lasswitz, intitulée « La bibliothèque universelle » et publiée pour la première fois en 1904.

¹¹ DURAND (Emmanuel), *L'attaque des clones. La diversité culturelle à l'ère de l'hyperchoix*, Paris, Sciences Po (Les Presses), 2016, p. 52.

¹² MILLER (Henry), *Le Cauchemar climatisé*, Paris, Gallimard, 1986, coll. « Folio » 1714 (1^{re} éd. 1954).